

ensemble. Ils voulaient être unis dans la mort, comme ils essayaient de l'être dans la vie. Dès les premiers jours, on se groupa instinctivement autour des évêques et des martyrs, et dans la chrétienté tout entière se formèrent bientôt ces réunions de tombes auxquelles on donna le nom de lieux de repos ou de sommeil (*accubitorium*, *κοιμητήριον*). Seulement ces cimetières, suivant les pays, étaient situés en plein air ou se cachaient sous la terre. A Rome, on préféra les sépultures souterraines. Est-ce parce qu'on était là davantage sous les yeux du pouvoir et qu'on redoutait sa surveillance? Il est plus probable que c'était pour rester fidèle aux traditions de l'église naissante, qui, en sortant de la communauté juive, avait conservé d'elle cette habitude. C'était surtout pour imiter le tombeau du Christ, dont la vie et la mort étaient l'exemple des chrétiens. Il n'est pas douteux que le sépulcre de Joseph d'Arimathie, « qui n'avait pas servi et qu'il avait fait tailler dans le roc », avec sa niche horizontale, surmontée, comme unique ornement, d'un arceau cintré¹, n'ait servi de modèle aux premières tombes chrétiennes.

Nous voilà donc certains que les catacombes sont l'œuvre des chrétiens, qu'elles ont été creusées par eux et pour eux; il fallait en être sûr, avant d'en commencer l'étude. Ce point établi, nous pouvons y pénétrer et les

1. Ces niches creusées dans le mur s'appellent *loculi*. Les arceaux cintrés qui les surmontent ont reçu le nom d'*arcosolia*. Ces arceaux ne se retrouvent pas sur toutes les tombes, mais seulement sur celles des personnages les plus importants. On trouvera de plus amples détails sur ces mots dans le *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes* de l'abbé Martigny. Je profite de cette occasion pour recommander cet excellent livre, indispensable à tous ceux qui veulent étudier les principes de l'archéologie chrétienne, utile aux gens du monde pour l'intelligence de bien des mots qu'on lit et qu'on répète sans les comprendre qu'à moitié. Ils sauront beaucoup de gré, quand ils s'en serviront, à l'homme modeste et distingué qui a su réunir tant de connaissances solides sous une forme commode.

parcourir. Ayons soin seulement de nous mettre sous la conduite de M. de Rossi : c'est le meilleur des guides qu'on puisse choisir pour les visiter avec profit.

II

Première impression d'une visite aux catacombes. — Immensité des nécropoles et conséquences qu'on en peut tirer. — Diffusion rapide du christianisme. — La religion se sépare de la famille et de la patrie. — Les catacombes sont le plus ancien monument du christianisme à Rome. — Souvenirs qu'elles renferment des temps de persécution. — Souvenirs des jours de triomphe.

Une visite aux catacombes, surtout si elle se prolonge pendant plusieurs heures, risque de causer plus de surprise que de plaisir aux gens qui n'y sont pas préparés par quelques études. Elle laissera peut-être indifférents ceux qui connaissent mal l'histoire des premières années du christianisme; dans tous les cas, elle perdrait une grande partie de son intérêt, si l'on n'était pas averti à chaque instant de remarquer certains détails qui par eux-mêmes n'attirent guère l'attention et qui ont cependant la plus grande importance. Au premier abord, tout se ressemble, et rien ne frappe. On parcourt d'étroites galeries souterraines où l'on a peine à passer deux de front; on longe des murs percés de niches parallèles, assez semblables à de grands tiroirs placés les uns sur les autres, qui servaient aux sépultures. Quand on y avait déposé le cadavre, l'ouverture était fermée par des plaques de marbre ou par des briques sur lesquelles on inscrivait le nom du défunt. Presque toutes ces briques se sont détachées, et l'on aperçoit librement aujourd'hui au fond de ces niches ouvertes le petit amas de poussière que laisse après quinze siècles un corps décomposé. De temps en temps on rencontre sur sa route des chambres plus vastes

et plus ornées pour les morts d'importance; elles contiennent d'ordinaire des peintures presque effacées dont on a grand peine à saisir quelques détails à la lueur douteuse des *cerini*, et qui paraissent, quand on les regarde un peu vite, se ressembler beaucoup entre elles. Les galeries se coupent à angles droits; elles s'enchevêtrent les unes dans les autres et forment un dédale de couloirs et de rues où il n'est pas possible de se reconnaître. Lorsqu'on a fini de parcourir un étage, des escaliers conduisent à l'étage inférieur, où l'on retrouve le spectacle qu'on vient de quitter, avec cette différence que l'obscurité paraît redoubler, que la respiration devient plus pénible et que le cœur se serre de plus en plus à mesure qu'on s'enfonce dans la terre et qu'on s'éloigne davantage de l'air et du jour.

Cette première impression passée, on commence à raisonner et à réfléchir. Il est d'abord difficile, quand la visite se prolonge, qu'on ne soit pas très frappé de l'immensité même de ces nécropoles. Ces étages superposés, ces galeries qui s'ajoutent sans cesse les unes aux autres, ces sépultures qui se pressent de plus en plus le long des murailles, sont une image saisissante de la rapidité avec laquelle le christianisme s'est propagé à Rome. Les premiers qui enterrèrent leurs morts aux catacombes ne paraissent pas s'être attendus à des progrès si rapides. Ils se contentaient de creuser quelques galeries à fleur de terre et les encombraient de vastes sarcophages déposés contre le mur. Mais bientôt, le nombre des fidèles augmentant toujours, celui des morts devint trop considérables pour qu'on pût ainsi prendre ses aises. On s'est souvent demandé s'il n'y a pas beaucoup d'exagération dans ces passages où les Pères de l'Église nous dépeignent le développement merveilleux du christianisme, où ils nous le montrent dès la fin du second siècle remplis-

sant « les cités, les îles, les châteaux, les camps, les tribus, les palais, le Sénat, le Forum, et ne laissant aux païens que leurs temples ». Il faut avouer que l'accroissement indéfini des cimetières, la nécessité d'ajouter sans cesse de nouvelles galeries aux anciennes et de serrer les tombes les unes contre les autres, semble bien leur donner raison.

Cette immense étendue des catacombes suggère bientôt une autre réflexion qui ne manque pas d'importance. Les sépultures païennes, auxquelles on ne peut s'empêcher de les comparer, étaient beaucoup moins vastes : elles ne contenaient d'ordinaire qu'une seule famille. Les plus grandes sont celles qui renferment les affranchis d'un même maître, les membres du même collège, ou les pauvres gens qui s'étaient associés pour se bâtir à moins de frais une tombe commune. C'est une autre raison qui a réuni ceux qui ont voulu dormir ensemble aux catacombes. Leur patrie, leur naissance, leur fortune, étaient souvent très diverses, ils appartenaient à des familles différentes, ils n'exerçaient pas les mêmes métiers; peut-être quelques-uns ne se sont-ils jamais rencontrés pendant leur vie. Le seul lien qu'ils avaient entre eux était la religion, mais ce lien est devenu si fort qu'il a remplacé tous les autres. Nous venons de voir que l'Église ne faisait pas un devoir aux fidèles de la sépulture commune, et qu'il y en eut, parmi les premiers chrétiens, qui se firent construire dans leurs domaines des tombes particulières où ils n'admettaient que leurs proches¹; mais ceux-là durent être rares, et presque tous voulaient

1. On a trouvé aussi quelques tombeaux de famille aux catacombes; mais ils ne pouvaient pas être nombreux. La plupart du temps on employait la terre qu'on tirait des galeries nouvelles à combler les galeries anciennes quand elles étaient pleines. Il devenait donc impossible à une famille de conserver une tombe au delà d'une ou deux générations.

être ensevelis avec leurs frères. C'était, quand on y réfléchit, une innovation grave et l'indice d'une manière nouvelle de considérer la religion. Chez presque tous les peuples anciens, elle ne se séparait pas de la famille et de la patrie; le christianisme distingua le premier ce que toute l'antiquité avait uni; on cessa dès lors d'adorer des dieux domestiques ou nationaux, la religion exista par elle-même, en dehors de la famille et de la cité, et au-dessus d'elles. Beaucoup de ceux qui sont enterrés aux catacombes possédaient sans doute ailleurs des tombes domestiques; d'autres pouvaient être ensevelis parmi les gens de leur condition, avec lesquels ils avaient passé leur vie: tous ont voulu reposer dans un des grands cimetières chrétiens. Ils ont renoncé volontairement à ce voisinage de parents et d'amis qu'on avait regardé jusque-là comme une des plus grandes consolations de la mort. Ils ont pris place à leur rang auprès d'inconnus, qui venaient souvent des pays les plus éloignés, et à qui rien ne les rattachait que leur croyance. Esclaves, affranchis et hommes libres, Grecs, Romains et barbares, ont oublié toutes ces diversités de fortune ou d'origine pour ne se souvenir que de leur religion commune. Rien n'était plus contraire aux sociétés anciennes que cette séparation qui s'accomplit alors entre la famille ou l'État et la religion; elle est l'œuvre du christianisme, et c'est aux catacombes qu'elle se manifeste avec le plus d'évidence.

Voilà les réflexions qui viennent d'abord à l'esprit, même quand on se contente de parcourir rapidement ces longues galeries. Si l'on a le temps de les regarder de plus près, l'intérêt et la curiosité augmentent. Songeons que les catacombes sont le plus ancien monument du christianisme à Rome. Les autres ne datent que du quatrième siècle, c'est-à-dire d'une époque où le dogme est fixé, où la religion nouvelle a trouvé un art et un lan-

gage pour exprimer ses croyances. Aucun d'eux ne rappelle le temps des tâtonnements et des luttes; aucun n'a conservé de souvenirs de l'âge héroïque de l'Église. Ils ont été d'ailleurs trop souvent restaurés et refaits; ils ont pris un air trop moderne. Que reste-t-il de véritablement antique dans les basiliques de Constantin? Quelle peine n'éprouve-t-on pas à se figurer ce que devaient être Saint-Laurent, Sainte-Praxède ou Sainte-Agnès, quand on venait de les bâtir? Les catacombes se sont mieux conservées. Elles ont eu l'heureuse fortune d'être à peu près oubliées et perdues jusqu'au temps de Bosio. S'il leur est arrivé quelquefois depuis cette époque d'être dévastées par des amateurs cupides ou des explorateurs maladroits, on ne s'est pas avisé au moins de les refaire sous prétexte de les réparer. C'est le débris le plus vénérable, le témoin le plus authentique des premiers siècles du christianisme, et il n'y a pas de monument à Rome qui nous remette mieux en présence de ces temps primitifs que nous connaissons si mal et que nous souhaitons tant connaître.

Dès lors tout y devient curieux, et les moindres détails prennent de l'importance. Ces briques qui se sont détachées des tombeaux et que les voyageurs foulent aux pieds, il faut les ramasser avec soin; elles portent souvent la marque de ceux qui les ont fabriquées, et peuvent aider à fixer la date des galeries. Sur ces sombres murailles que nous longeons, on nous fait remarquer de temps en temps une petite niche ou une console qui déborde: c'est là qu'était placée la lampe d'argile qui éclairait les visiteurs. Que de fois elle a vu passer des amis ou des parents qui venaient prier et pleurer auprès d'une tombe chérie! Nous nous arrêtons un moment dans ces chambres plus vastes que les autres et au fond desquelles se trouve une tombe disposée en forme d'autel. Elles ser-

vaient, nous dit M. de Rossi, pour les réunions de famille. On y venait, aux anniversaires funèbres, implorer la miséricorde de Dieu pour les défunts, « lire ensemble les livres saints, et chanter des hymnes en l'honneur des morts qui dorment dans le Seigneur ». Il est aisé de se figurer l'effet que ces cérémonies devaient produire sur des âmes pieuses. Au milieu de ce silence solennel, entre ces murs garnis de cadavres, on semblait vivre tout à fait dans la compagnie de ceux qu'on avait perdus. L'émotion dont on était saisi faisait plus clairement comprendre cette solidarité des morts et des vivants que le paganisme avait entrevue et dont l'Église fit un de ses dogmes. On se sentait si plein de toutes ces chères mémoires qu'on croyait sans effort que la mort ne peut pas rompre les liens qui attachent l'homme à l'homme, et qu'ils continuent à se rendre des services mutuels au delà de la vie, ceux qui ne sont plus profitant des prières de l'Église, ou, s'ils jouissent de la béatitude céleste, aidant de leur intercession ceux qui vivent encore¹. C'est le sentiment qu'expriment les exclamations pieuses que les visiteurs des premiers siècles ont tracées en passant sur la muraille avec la pointe d'un couteau, et que M. de Rossi est parvenu, non sans peine, à copier et à comprendre.

L'histoire du christianisme primitif est tout entière aux catacombes ; on peut y suivre en les parcourant toutes les vicissitudes de son existence agitée. Ces galeries qui débouchent librement sur les grandes voies publiques, ces ouvertures destinées à donner un peu d'air et de jour aux hypogées, sont d'un temps où les chrétiens étaient tranquilles

1. Ces expressions sont empruntées à l'un des plus anciens rituels de l'Église romaine, cité par M. de Rossi : *Defunctorum fidelium animæ quæ beatitudine gaudent nobis opulentur; quæ consolatione indigent Ecclesiae precibus absolvantur.*

et se fiaient à la tolérance de l'autorité. Au contraire, ces entrées obscures, ces routes tortueuses rappellent l'époque des persécutions. C'est alors que furent construites ces petites chapelles, où les fidèles se rassemblaient quand ils ne pouvaient plus célébrer leur culte au grand jour. Elles se composent ordinairement de deux chambres que traverse la galerie même des catacombes, en sorte qu'elles sont à la fois séparées l'une de l'autre et assez voisines pour qu'on puisse suivre de toutes les deux les cérémonies sacrées. Elles étaient destinées aux deux sexes, qui, dans l'Église primitive, n'étaient jamais réunis. Au fond de l'une des chambres on retrouve le siège de pierre où s'asseyait le prêtre pour célébrer les saints mystères ou parler à l'assemblée. C'est de là qu'ont dû être souvent prononcées des paroles d'exhortation, comme on en retrouve dans les ouvrages des Pères, qui enflammaient l'assistance et lui donnaient le courage de braver la mort pour sa foi. Là, se lisaient les lettres que les églises s'adressaient l'une à l'autre, pour se communiquer leurs craintes et leurs espérances, et s'exciter à souffrir ; là aussi, après ces grandes exécutions qui augmentaient le nombre des martyrs, on se consolait ensemble, on s'encourageait à continuer, on célébrait la mémoire des morts, on les glorifiait et on se glorifiait soi-même de l'exemple qu'ils venaient de donner à la communauté des fidèles : « Heureuse notre Église ! le Seigneur la protège et l'honore. Elle était jusqu'ici éclatante de blancheur par les bonnes œuvres de nos frères, il lui accorde la gloire d'être rougie du sang des martyrs : ni les lys, ni les roses ne manquent à sa couronne¹ ! » L'époque des persécutions semble être restée plus vivante que les autres dans les cimetières chrétiens, et M. de Rossi nous en montre partout des traces. Il nous

1. Saint Cyprien, *Epist.*, 10.

fait voir comment les anciens escaliers furent alors démolis et les grandes galeries comblées pour mettre les tombes des martyrs à l'abri des profanations. On creusa en toute hâte des chemins nouveaux qui conduisaient à ces carrières de sable abandonnées (*arenariæ*) dont j'ai parlé tout à l'heure : par là, on pouvait entrer et sortir sans éveiller les soupçons ; et même ces issues secrètes, on essaya de les rendre impraticables pour des étrangers et des envahisseurs. M. de Rossi a retrouvé, dans le cimetière de Calliste, un escalier dont les marches sont brusquement interrompues. On ne pouvait arriver de là dans les galeries intérieures qu'au moyen d'une échelle que plaçait un complice à un signal convenu, et qu'il retirait quand tous les fidèles étaient entrés. Mais ces précautions minutieuses ne parvinrent pas à sauver toujours les chrétiens. Nous savons qu'il y avait des espions et des traîtres parmi eux qui avertissaient la police. « Vous connaissez les jours de nos réunions, disait Tertullien aux magistrats, vous avez l'œil sur nous jusque dans nos assemblées les plus secrètes ; aussi venez-vous souvent nous surprendre et nous accabler ¹. » Les soldats de l'empereur pénétrèrent plus d'une fois aux catacombes, interrompant les cérémonies et frappant sans pitié tous ceux qu'ils pouvaient saisir. Des inscriptions, dont quelques fragments nous sont parvenus, conservaient la mémoire de ces exécutions sanglantes. Peut-être retrouvera-t-on quelque jour cette chambre où furent enfermés et murés des malheureux qu'on avait surpris célébrant leur culte sur la tombe d'un martyr, et qu'on laissa mourir de faim. Le pape Damase, dans les réparations qu'il fit aux cimetières chrétiens, avait voulu que le lieu témoin de cette scène terrible fût respecté ; il s'était contenté d'ouvrir dans la muraille une large fenêtre

1. Tertullien, *Ad nat.*, 1, 7.

d'où les fidèles pouvaient voir les cadavres couchés sur le sol dans la situation où la mort les avait frappés.

A côté de ces souvenirs de proscription et de deuil, les catacombes gardent ceux des jours de triomphe. On y voit partout les restes des grands travaux qu'on y exécuta après la paix de l'Église pour les consolider ou les embellir. On avait cessé peu à peu d'y ensevelir les morts après Constantin ; elles n'étaient plus qu'un monument du passé qu'on entourait de vénération. Des pèlerins venaient les visiter de tous les pays de la chrétienté : tous voulaient voir la sépulture des martyrs célèbres ; tous tenaient à emporter quelque souvenir pieux de leur voyage. Il y eut même une reine qui envoya tout exprès un prêtre pour recueillir et rapporter de l'huile des lampes qui brûlaient auprès du tombeau des saints. Les invasions des barbares interrompirent ce culte. Alaric, Vitigès, Ataulf, dévastèrent successivement la campagne romaine. Pour mettre les saintes reliques à l'abri de ces ravages, on se résigna à les enlever à leurs tombeaux, à les apporter à Rome, où elles furent distribuées entre les différentes églises. Dès lors, on n'eut plus de raison de visiter les catacombes, et jusqu'au seizième siècle on en perdit presque la trace et le souvenir.

III

Les inscriptions et les peintures aux catacombes. — Caractère des inscriptions les plus anciennes. — Naissance de l'art chrétien. — Quels furent les premiers sujets traités par les artistes des catacombes. — Imitation des types antiques. — Reproduction des sujets chrétiens. — Le symbolisme. — Origine de la peinture d'histoire. — Ce que les artistes chrétiens gardent de l'art antique.

On pouvait craindre au premier abord de ne pas tirer grand profit pour l'histoire de ces milliers de tombes qui se ressemblent entre elles et renferment tout un peuple de